

Puis se ravisant :

— Il a peut-être sur lui des papiers, il ne doit pas craindre de les montrer si c'est un honnête homme.

L'inconnu fit un signe à Claire qui se pencha sur lui.

— Il me dit qu'il a des papiers, monsieur le commissaire, dit la jeune fille, mais il ne peut les montrer qu'à vous seul.

Et la sœur de Charles, fouillant dans le paletot du blessé, en retira un portefeuille. Le fonctionnaire s'en empara vivement, parcourut attentivement quelques pièces sur papier timbré, où se voyaient de larges cachets, puis il les rendit.

— Ces papiers sont en règle, déclare-t-il, et je ne vois aucun inconvénient à laisser cet homme ici, à condition que vous engagiez à me le livrer à première requisition.

— Je m'y engage dit Charles.

— Et, dès qu'il pourra parler, je viendrai l'interroger.

— Ma porte vous sera toujours ouverte.

— En attendant, je vais, avec mes agents, si vous me le permettez, examiner les traces d'affraction qu'il peut y avoir dans le jardin.

— Faites, monsieur, dit M. de Serves.

Le commissaire salua tout le monde et s'éloigna. Quand il fut disparu, il se fit dans la pièce quelque minutes de silence solennel. Charles paraissait absorbé par ses réflexions. Pourquoi cet homme n'avait-il pas voulu montrer ses papiers qu'au commissaire ? Pourquoi lui cachait-il son nom à lui et à sa sœur ? Qu'avait-il dit à Claire pour que la jeune fille prit avec tant de chaleur sa défense ? Le médecin vint à ce moment prendre congé.

— Dieu veuille, dit-il au jeune homme en manière d'adieu, que vous ne vous repentiez pas de votre mansuétude et que vous n'ayez pas affaire à un adroit gredin !

Charles ne répondit pas. Les domestiques sortaient aussi un à un. Le vieillard avait fermé les yeux et semblait dormir.

M. de Serves s'approcha de sa sœur.

— Quel est cet homme ?

— Je n'en sais rien, mais il est innocent, je le sens, je le jure et je veux le sauver.

— Pourquoi se cache-t-il de nous ? Pourquoi le trouvons-nous toujours sur nos pas comme s'il avait voulu veiller sur nous ?

— Je n'en sais rien, répondit Claire, mais mon cœur bat quand je m'approche de lui, quand ma main le touche.

— C'est bien étrange, murmura Charles, puis il ajouta en s'éloignant :

— Je saurai qui il est, je le saurai !

XII

Georges de Fresnières était sorti du Vaudeville dans un état d'exaltation plus facile à comprendre qu'à décrire. Rien ne s'opposait plus à son bonheur. Il était aimé de Claire, accepté par le frère, devenu le fiancé officiel, pour ainsi dire. C'est à peine s'il avait fait attention aux regards sournois, méchants, qu'André Roustan lui avait jetés, quand il l'avait vu préférer à lui. Le jeune homme habitait un modeste appartement situé aux environs du palais, à proximité de ses affaires, rue de la Monnaie. Il s'y rendit à pied, quand le spectacle fut fini, quand il eut adressé à Claire un dernier sourire, et l'eut accompagnée jusqu'à sa voiture. Tout à son bonheur, il s'endormit sans aucun pressentiment funeste, bercé par des rêves radieux.

Georges de Fresnières, nous l'avons dit, était avocat. Il y avait deux ans, à peine qu'il avait prononcé sa première plaidoirie, et les clients affluaient déjà chez lui, mais il ne comptait pas pourtant faire sa carrière du barreau. Ses aspirations l'appelaient ailleurs. Son éloquence semblait faite pour les hauteurs de la tribune. L'esprit libéral, il sentait son cerveau plein de vérités qu'il voulait dire aux hommes, répandre dans une enceinte plus vaste et plus sonore que celle du palais. Il rêvait de devenir député et il avait déjà un noyau d'amis qui lui avaient promis de l'appuyer, de le soutenir, de lui faire obtenir un des arrondissements importants de province.

Le lendemain de la soirée passée au Vaudeville, s'il n'avait écouté que son cœur, il eût couru aussitôt son réveil à l'hôtel de Serves, mais il avait ses devoirs de la journée à remplir. A partir de neuf heures, jusqu'au moment du déjeuner sommaire qu'il prenait avant d'aller au palais, il recevait ses clients. Ce matin-là, une dame attendait dans la petite pièce attenante à son cabinet. Quand elle le vit paraître, elle se leva vivement.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, avec quelle impatience je vous attendais !

Il eut un sursaut étonné.

— Oui, madame ?

— Oui, on m'a vanté votre talent merveilleux et vous seul pouvez me sauver !

Il ouvrit la porte de son cabinet, non sans paraître un peu stupéfait de ce début.

— Entrez, madame !

La jeune femme s'avança. Elle était merveilleusement belle, mise très luxueusement, quoique simplement. En passant devant le jeune avocat, elle lui lança un regard qui l'eût fait tressaillir, s'il n'eût eu le cœur tout plein de l'image de Claire. Il entra derrière la cliente, ferma la porte et lui présenta un siège.

— Veuillez vous asseoir, madame, et m'expliquer en quoi je vous vous être utile.

Il prit place devant son bureau. L'inconnue approcha son siège du sien, si près qu'il sentait son souffle, un souffle ardent, parfumé, puis elle commença à parler avec volubilité.

— Je suis d'origine étrangère, monsieur. Je me nomme la comtesse Georgette de Crémone. J'avais une fortune considérable que mon mari est en train de manger au jeu.

Tout en parlant la jeune femme ne quittait pas des yeux son interlocuteur, et Georges de Fresnières se sentait mal à l'aise, sans qu'il sût pourquoi, sous cette pluie d'ouïllades enflammées. Il dit très froidement :

— Vous voulez faire un procès ?

— Je le désirerais.

— Une séparation de biens ?

— De corps et de biens, monsieur.

— Où avez-vous été mariés ?

— Au château de mon mari dans l'Anjou.

— Il y a longtemps que vous habitez la France ?

— Je ne l'ai pas quittée depuis quinze ans. C'est en France que mon mari m'a connue, épousée.

— Il n'est pas Français, votre mari ?

— Il s'est fait naturaliser pour m'épouser. C'est une condition que j'avais mise à notre mariage.

— Il était riche ?

— Toute la fortune vient de moi.

— Votre mariage a été un mariage d'amour ?

— De mon côté, oui, monsieur, je l'adorais.